



INCITATION

A MON AMI, RODOLPHE C...

Hé bien ! où sont, ami, tes cantiques d'ivresse ;
Et d'où vient que le luth est muet dans ta main ?
Rien... ; tu ne chantes plus... ; le feu sacré te laisse ?...
Mais ! le doute jamais, entrera-t-il en ton sein ?...

As-tu vu s'effacer l'étoile qui t'inspire ?...
Naguère encore, ô barde, on chérissait ta voix !
Cesse de nous priver des accents de ta lyre
Entonne un doux refrain ! chante ! ami ! espère et crois !

FRID-OLIN.

Janvier, 1889.

LA VEUVE HINDOUE

Un journaliste indien communique au *Nineteenth Century* d'intéressants détails sur la cruelle situation que la coutume fait à la veuve hindoue. On comprend assurément, après les avoir lus, pourquoi la malheureuse préférerait souvent la mort à sa misérable existence et s'immolait volontairement sur le bûcher de son mari, à l'époque où le gouvernement britannique ne lui avait pas encore fermé ce port de refuge.

L'usage reçu dans l'Inde de se marier de très bonne heure n'a fait qu'exagérer encore les maux du veuvage. Les garçons, en effet, n'attendent guère pour se marier, à vingt ans révolus, avec des filles de douze à treize ans. Il arrive souvent que le mari meurt peu de temps après ce mariage, et dans ce cas sa pauvre femme se trouve initiée aux horreurs du veuvage avant même d'avoir cessé d'être une enfant. Des fiançailles positives suffisent en beaucoup de cas à imprimer à la jeune fille ce terrible caractère de veuve et la condamnent à le porter toute sa vie. Or, on peut dire sans exagération que le bonheur terrestre d'une femme hindoue, quels que soient son rang et sa fortune, finit aussitôt qu'elle devient veuve. Quand un jeune homme meurt, ses parents et ses amis le pleurent, tout naturellement, et font éclater la plus vive douleur ; mais peu de gens peuvent mesurer l'abîme de misère où roule d'emblée sa jeune femme, parfois trop enfant et trop inexpérimentée, pour affronter les soucis ordinaires de la vie.

A peine le mari a-t-il exhalé son dernier souffle, qu'on arrache à la malheureuse tous les insignes de la dignité conjugale et les ornements dont elle aimait à se parer : le bracelet de fer, la poudre rouge dont elle saupoudre la raie qui sépare ses cheveux, les pierreries, les étoffes brillantes et soyeuses, tout cela disparaît sans retour. Il lui faudra désormais porter le plus simple et le plus disgracieux des *sari* blancs. Les jeûnes et les macérations qu'elle s'impose ont bientôt fait de chasser de ses joues l'éclat de la jeunesse. Si atroces que soient les pratiques imposées par la coutume, elle doit s'y plier, ou perdre sa *caste*, chose pire que la mort aux yeux d'un Hindoue. La première période de son deuil dure un mois chez les *Kayasths* du Bengale, la classe la plus nombreuse et la plus influente, et dix jours chez les brahmanes.

Pendant cette période, il faut qu'elle prépare elle-même son repas, ou plutôt son unique repas quotidien, composé de riz à l'eau, de quelques légumes et de lait ; sous aucun prétexte, elle ne doit toucher ni viande, ni poisson, ni œufs, ni friandise quelconque. Il lui est également interdit de peigner sa chevelure ou d'employer aucun parfum pour sa toilette. Elle doit porter nuit et jour le même *sari*, se refuser la douceur du lit, et dormir sur la terre nue. Elle n'a même pas le droit de sécher au soleil sa chevelure, après l'ablution matinale qu'elle doit faire avant de prendre le moindre aliment. Il paraît que l'âme de son mari ira d'autant plus vite au ciel que la pauvre veuve s'infligera plus de privations et de tortures physiques pendant son premier mois de deuil. Mais

sa véritable misère ne commence qu'après le premier mois. Ce n'est pas assez de la douleur sincère que peut lui causer la mort de son mari et des rigoureuses abstinences que cette mort entraîne pour elle, il faut désormais qu'elle se soumette à toutes les mortifications, à toutes les indignités. Elle ne prend plus aucune part aux rites sociaux ou religieux. Y a-t-il un mariage dans la maison, elle doit s'abstenir avec soin de toucher aucun des accessoires employés pour la cérémonie : elle est considérée comme pestiférée, ou plutôt comme un être qui "porte malheur". Spécialement, si elle n'a pas d'enfants et si elle est condamnée à passer tout le reste de sa vie dans la famille du défunt, comme il arrive souvent, son existence n'est plus qu'un long supplice, une constante humiliation. Les autres membres de la famille pourront se réjouir, donner des fêtes ou se rendre à celles que donnent leurs amis : elle devra rester à l'écart, ruminant dans la solitude les amertumes de sa triste condition. Deux fois par mois elle se soumettra au jeûne le plus rigoureux.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Tire écossaise.—Trois cuillerées de molasse, deux cuillerées de sucre, deux cuillerées d'eau, une cuillerée de beurre, et ajoutez un peu de soda avant de retirer du poêle.

Potage maigre sans beurre.—Coupez des tranches de pain très minces. Placez-les dans la soupière. Étendez dessus une couche épaisse de corfeuil haché menu, du sel et six fortes cuillerées de crème chauffée. Versez sur le tout de l'eau bouillante.

Poulet à la bourgeoise.—Mettez à fondre un bon morceau de beurre, mélangé de sel. Découpez un poulet. Faites-le prendre (dix minutes), faites bien rissoler les morceaux. Ajoutez une douzaine d'échalottes hachées menu, poivre, bouquet. Mouillez avec une tasse de bouillon ; faites cuire environ vingt minutes, en tout une demi-heure.

Oranges en puits.—Pour le dessert, préparer d'avance des oranges coupées en deux par le travers ; enlever soigneusement les pépins au moyen de la pointe d'un couteau ; versez quelques gouttes de marasquin, champagne, cognac, rhum, au choix, dans les vides ; couvrir d'une couche de sucre en poudre. On ne consume que le jus du fruit, puisé avec une cuillère à café. Si l'on préfère la *salade* on aura la précaution d'éplucher ses oranges avant de les couper en rondelles, de bien enlever les pépins et d'assaisonner au sucre et à la liqueur quelques heures avant de servir.

CHOSSES ET AUTRES

—Le pape a fait distribuer 12,000 francs aux pauvres de Rome à l'occasion des fêtes de Noël, et 3,000 aux prêtres pauvres.

—Une bonne femme, un bon livre, une bonne cheminée, voilà de quoi faire le bonheur d'un homme ; mais celui-ci a le livre, celui-là la cheminée, un troisième la femme, et c'est ce qui fait qu'il y a si peu de gens heureux ici-bas.

—Les chiffres suivants montrent l'effectif des armées de l'Europe : Russie 4,000,000 ; Allemagne, 2,500,000 ; France, 2,430,000, et peut être 3,000,000 si c'est nécessaire ; Autriche, 1,077,000 ; Italie, 1,400,000 ; Turquie, 800,000.

—La reine de Portugal est très fière de posséder sur la lèvre supérieure une moustache très visible, et l'on s'attend à ce que les moustaches deviendront prochainement à la mode chez les femmes. La grande question sera de trouver le secret de les faire pousser.

—On a une méthode améliorée de mettre les souliers sur la forme, dans quelques-unes des manufactures de chaussures du Maine, en se servant de ciment au lieu de chevilles. L'invention, qui est patente, coûte vingt pour cent de moins que tous les autres articles à cette fin, et l'ouvrage se fait trois fois plus vite.

—Lady Florence Dixie, bien connue à Londres par son originalité, a ajouté l'avis suivant aux invitations qu'elle vient de lancer pour un grand bal : "Contrairement à l'usage ridicule suivi jusqu'à présent, les dames et les jeunes filles n'auront pas besoin d'attendre que les messieurs viennent les inviter à danser : les dames auront le droit d'aller chercher le danseur qui leur plaira. Chez moi, les femmes ont droit de vote."

—Le Dr X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours. Un pharmacien lettré lui a dédié le morceau suivant :

Lundi, je verrai le malade,
J'irai le saigner mardi.
Je prescrirai la limonade,
On le purgera mercredi.
Jeudi, je ferai ma visite ;
Vendredi soir, il testera,
Samedi, nous irons plus vite...
Et dimanche, on l'entertera.

—L'Académie des sciences de Paris a décerné cette année le plus grand prix des sciences mathématiques à une femme, Mme Kowalewski, professeur de l'Université de Stockholm.

C'est un vrai triomphe pour le sexe faible qui passe en général, à tort ou à raison, pour être rebelle à l'étude de sciences abstraites. Il est de fait que l'on compte peu de femmes mathématiciennes, et en France notamment il n'y a guère que Sophie Germain qui se soit fait une réputation à l'aide des formules algébriques.

—M. John Fenton, de South Orange, N.J., a trouvé dans le bois au pied d'un hêtre, parmi des feuilles, une très curieuse couronne paraissant faite de cordons de différentes couleurs. Il pensa que c'était un produit naturel, de quelque sorte, l'emporta chez lui et la plaça en jouant au cou de sa fille, âgée de neuf ans, mais l'enfant n'aimant pas le toucher visqueux de cet objet, l'éta promptement. M. Fenton, après avoir examiné plus attentivement, fut saisi d'horreur de découvrir que c'était un serpent à deux têtes. Il y avait certainement deux têtes de serpent directement vis-à-vis l'une de l'autre dans le cordon circulaire, mais M. Fenton s'aperçut bientôt que chaque tête avait un corps séparé, et que deux serpents s'étaient entrelacés et étaient tombés dans un état torpide pour l'hiver. On ne voyait pas leurs queues parce que chaque serpent avait avalé les extrémités caudales autant qu'il avait été possible. M. Fenton pendit cette curieuse trouvaille à un clou, dans sa grange, et plusieurs personnes sont allées l'examiner. On est sous l'impression que les serpents sortiront de leur torpeur lorsque la température deviendra plus douce.

—Turlutaines :

"Quand le vin tourne il aigrit, quand l'homme est gris il tourne."

"Un muet n'est pas un homme de parole."

"Le tambour ! voilà la véritable caisse de retraite."

"Un voyage tout indiqué pour un gantier : Aller à Gand, de Pau."

"Les pantalons sont de riches vêtements tout de même, ils ont toujours des fonds."

"Un bonhomme qui voit votre avenir dans votre main, c'est ce qu'on appelle un marchand devin."

L'origine de la terre. — Les notions scientifiques réunies dans le dernier feuillet de M. Henri de Parville, du *Journal des Débats*, permettent de déterminer l'origine de la terre et la durée de son existence. Les calculs établis maintenant conduisent à ceci : La terre existe depuis au moins 25 millions d'années ; les premiers êtres organisés qui ont vécu à sa surface ont apparu il y a déjà 12 millions d'années, et, vraisemblablement, les êtres actuels cesseront d'exister dans 10 ou 12 millions d'années. La fin du monde organique n'est pas encore proche. Nous serions, d'après cela, à peu près parvenus à la moitié de la vie de la terre, 12 millions d'années pour le passé, 10 à 12 millions pour ce qui nous reste d'existence. Cela peut nous rassurer sur l'avenir de l'espèce humaine ; évidemment, elle est encore dans l'enfance. Nous n'avons donc pas, pour le moment, à nous préoccuper de la fin du monde.